

« Carte blanche »
Collection dirigée par Robert Dadillon

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre, à
EDITINTER - BP 15 -
91450 SOISY-SUR-SEINE

© EDITINTER 1997
ISBN 2-910892-19-0

LA CANTATE DU VAL FOURRÉ

DU MÊME AUTEUR

TRANSAMANCE - poèmes -

Éditions Rhodaniennes de Poésie, 1979

HOMMAGE À LA BÊTE - nouvelles -

Éditions Rhodaniennes de Poésie, 1979

LES MARIE - répertoire théâtral des Marie

(MF DUTROP et MC CALMUS)

Éditions des Prouzaires, 1980

LA MORT DU GRAND LEURRE - essai sur l'école -

Éditions Acratie, 1985

LES NOUVELLES BALLADINES - essai sur le théâtre -

Éditions Acratie, 1990

PETIT TRAITÉ DE LA DESTRUCTURATION - essai -

Éditions de Magrie, 1992

PARIS-MANTES - chronique d'une enseignante du Val Fourré -

Éditions de Magrie, 1993

LIONNESQUES - poèmes et dessins -

Éditions Au Lever de Rideau, 1995

BONNE SEMAINE, BON OUIQUENDE - théâtre -

Éditions Au Lever de Rideau

Marie-Claire CALMUS

LA CANTATE DU VAL FOURRÉ

EDITINTER

VENDREDI AU VAL FOURRÉ

Quand j'ai trop mal je me promène
Il y a la fête autour de moi
Des Noirs, des Slaves et des Arabes
des Espagnols, des Portugais
riant à leurs étalages
faisant gaieté de nos errances

Coquetiers à dix francs les douze
gratte dos de nacre en plastique
sabliers à filtrer l'impatience
à assécher la lassitude
des jours d'usure
et des nuits blanches
pacotille d'amour
toc de Shéhérazade
vêtements vivant dans le vent

le marchandage
comme le plus beau théâtre de rue
cette vie urgente refléurie
entre STOC et PARUNIS
entre la fontaine de plâtre et les bancs de béton
où les robes d'Afrique mettent leur lumière
entre les chevaux de bois
et les sonates du haut-parleur

Je n'ai plus mal car ils me portent
de leur sourire et coude à coude
du tutoiement des temps nouveaux
qui me fait leur égale
leur orgueilleuse alliée
entre mépris sclérose misère et mort
je n'ai plus mal : je suis dehors
et marche avec le nouveau peuple
noire slave arabe et portugaise
en marche à travers l'univers.

Pas assez de forces voyez-vous ce matin
pour soutenir des tours de trente étages
pour vous soutenir...
immigrés je suis avec vous
mais je n'ai plus assez de forces
pour que vous m'en donniez...

Je me suis donné rendez-vous à moi-même dans le plus
aride et le plus dur. J'ai parié de faire fleurir l'exil et le
béton. De faire fleurir la solitude en amour des foules.
D'inventer la forêt et les îles dans le quadrillage des rues
fausses aux noms de peintres et d'explorateurs.

Voici venu le temps de la Cantate
Elle dira aussi
Saura-t-elle dire ?
la lente marée du plaisir
contre laquelle s'élèvent les digues de mon humilité
de ma patience
ma soumission
pour qu'au moment où il le souhaite
déferle, si forte qu'aucun mot ne la chante
mais la musique peut-être d'une cantate à venir
la plus haute vague jamais sue
cruelle de perfection et de résonance
me rejetant vide et pleine en ses bras
le museau de l'angoisse terrassé cette fois encore

Voici venu le temps de la Cantate
les mots s'usent
de ne pas servir
il n'y a poésie et force
que de ce qui est perdu
et conquis chaque fois.

Laisser couler mon corps aux mains indifférentes
dans la plus laide des chambres jamais vues
la plus sombre
la plus étroite et dérisoire
au moment le plus décisif
dans l'odeur de sueur et de souliers défaits
la forêt de ton torse où ma main s'aventure
les yeux la voix les yeux
tu me rejettes
comme l'image de la vérité
et tu retournes à moi fasciné
pour cette vérité-même

que cessent ta haine
ma peine
ma faim
ta fuite
je te veux si mince si absent
si intense dans mes bras et mes jambes
je te veux silencieux
si lent à former les mots
et les désirs
je te veux absent sous le soleil des scènes
je te veux présent dans la nième pièce de mon appartement
choisi vaste pour toi
clair pour nous
sur l'eau pour la vie
mon amour
tout a commencé par cette violence
renversé sur le lit
ton torse maigre
si maigre
que mes mains n'osaient le palper
ni le circonscrire
tu m'as dit
avec toute la douceur du monde
ne sais-tu pas ma violence
Frêle en ce lit trop grand
où je me tourne et me retourne
je ne trouve
l'apaisement du manque
ton vide comme un gant
signe de toi puissant et dérisoire
comme cette furie scénique
cette haine proférée
cette mort de toi-même
que tu souhaites et précipites
qu'une nuit j'entrevis

comme un masque d'amour.
Dans la lumière grise du trop et de l'intense
celle du cœur de l'été
dans l'échevélement des palmiers
secoués d'indépendance
dans ce monde de néons et de toc
– ils en ont assez d'être domestiques
vernissés empotés
et mer et ciel autour sont hors du sens –
dans la lumière cendreuse du trop et de l'attente
au bout de laquelle il n'y a rien
je te revois de A à Z
On dit qu'il y a des mots pour toute souffrance
on dit qu'il y a une fin à toute violence
on dit tant de choses
tout a commencé par cette violence
autour d'un projecteur et de beaucoup d'ombre
Ta bouche torturée comme un puits de détresse
appelant quelle eau
que j'ai cru pouvoir donner
la bouche qui me fuit
la bouche où je me perds
et rien
non rien en moi
que l'attente
qu'un vague ennui
dire oui pour ne pas mourir
dire le monde qui se renverse
parce que ton visage surgit
mais dire aussi
l'estomac soudé au cœur
et au ventre
et les jambes qui se dérobent
sous ce magma
jambes qui ne sont plus jambes

ventre qui n'est plus ventre
et jusqu'au sens du temps
qui s'engloutit
jusqu'au dessin de mon corps dans l'espace
que ton refus dissout
et jusqu'au sens de respirer manger et boire
pisser dormir
jusqu'au sens de marcher dans ces rues neuves
d'acheter le steak ou l'entrecôte
de discuter du prix des pêches
au kilo
dire dire pour ne pas mourir
dire la voix de velours vert
la façon de lisser
de ta langue d'acteur retors
les consonnes entre les dents
que j'imagine belles
de rouler de la pointe humide de la langue
les voyelles d'ambre chaude
de les détremper suavement
avant de les émettre
dire comme tu fais l'amour
avec les dents et la langue
l'amour avec les mois
et l'univers
perturbant à peine les ondes entre eux
faisant dériver son et sens
juste ce qu'il faut pour qu'on en reste
ébranlé
en déroute
perdu
et qu'on ait désespérément envie
de s'accrocher au fil de la parole
espérant qu'à un moment
y coïncide le terme avec l'idée
l'image avec le code

mais ce n'est qu'illusion
déjà la voix dérape
est ailleurs
et ailleurs la jouissance
sur une autre syllabe
un autre mot
un autre espoir
et c'est tout le corps qui s'irrigue
de ce lent caressement
que tes doigts ne savent ou ne veulent donner
c'est quand ton regard se ternit
à ma demande trop précise
qu'on en voit le fond
dire ton visage d'enfant gâté
alcoolique
dire ton sexe
sa majesté réticente
et que toute cette floraison d'hommes
dans ma bouche
tous aimés
tous encensés
ne peut étouffer la fleur noire et rose
de cette pointe de toi
de ta désespérance
de cet effort gigantesque de rester en vie
de cet acharnement frénétique à nier la vie
dire la beauté de tes yeux dévoreurs
affamés affameurs
yeux à femmes
à femelle
à femaille
fascirable
femme à faire
à réduire
réduire
à une paire de fesses

sur les draps
A cette chair que tu déchires
A ce puits que tu dévores
où enfouir ton refus de la vie
la haine de qui te force
à survivre
la haine des femmes
de la première de toutes
ta mère
qui t'a fait et puis t'a laissé
pourquoi t'a-t-elle fait
avec ta maigreur
tes poumons malades
ce feu qui te brûle
et que rien n'apaise
et pourquoi t'a-t-elle laissé
lâchant ta main
dans les embûches
du sexe des femmes ?
Pourquoi son absence
te pousse-t-elle à combler ce vide
par le cri du théâtre
celui de la jouissance
un seul et même cri ?
Peut-être était-ce par amour
une forme désespérée d'amour
que tu m'épargnais cette réduction
coupable
réduction de ma puissance
à cette chair pâle
sur un lit d'hôtel
inventer, inventer autre chose
mais aucune invention
ne vaut ce corps à corps sauvage
cette envie de se fondre

de mourir pour renaître
et ce n'est pas réduire que prendre
mais ouvrir
avoir dans la main les clefs du monde
et d'une jeunesse perpétuelle
le geste qui dévêt et celui qui rhabille
refait les forces
centuplées
pourquoi t'a-t-elle caché
que les femmes avaient aussi l'intelligence
et le désir de ne pas mourir
et voilà qu'un autre m'invite à danser
et que cherchant pour moi ses mots dans sa
soûlographie naissante
il se retrouve
que lui dire
alors que son désir naît ?
je lui parle de toi et cesse de t'écrire
les larmes ne sont plus d'encre mais d'eau
jonc fragile et vaillant de ce corps
auquel limer sa peine
et crier à la lune pour la millièame fois.

Voici venu le temps de la Cantate.

Elle se chante sur un air de jazz.

C'était déjà le jazz qui l'avait suscitée... mais si faible, si tremblante, si timide qu'elle n'avait pu vraiment se faire. Qu'elle en était restée au balbutiement. Au souffle. Le jazz dans cette chambre d'Arabe dans une cité étudiante. Le jazz comme le chant sauvage de l'art dont je ne savais rien. Le jazz comme le chant du corps dont je ne savais presque rien. Le jazz comme chant sexuel, furieux, à rouler gorge, à tordre ventre, à masser l'âme et qui nous laissait dans les petits matins pleins de pas pressés, à tous les bouts du pavillon, meurtris, heureux.

Moi effrayée et dolente, regardant sur mon corps les marbrures de caresses violentes, sans rapport avec les histoires d'amour des tragédies classiques ou des poèmes de Géraldy – sans rapport croyais-je.

Le jazz me signalant la piste, la piste d'une vraie vie, peut-être plus dure que ce lent enlèvement dans les marais du mariage et de la petite bourgeoisie, la toute petite, inculte et déjà coupée de sa base vivante : celle des ouvriers, des immigrés de l'époque – immigrés de l'intérieur comme moi – pas très éloignés au fond de ces étudiants, arabes, noirs et jaunes, qui annonçaient les vagues d'autres, parqués déjà comme leurs frères le seraient dans des bâtiments séparés, coupés de la ville.

Le jazz lié aux Noirs, aux Arabes, aux exilés.

Le jazz comme ruissellement d'autres cultures en moi, et me poussant dans mon sens, dans le lit profond de mon vrai sens, recouvert déjà, remblayé déjà, et plus encore depuis, par tant de sédiments étrangers.

Le jazz comme premier chant du plaisir.

Le jazz, dans cette chambre pleine de coussins et de tapis, comme ce soir à voir danser le feu.

Le jazz, et tous ces bops dans les caves de Saint-Germain.

Et je réussissais, dans un élan, à passer par dessus la tête de mon cavalier avec une extraordinaire impression

de vol.

Le jazz réappris et réécouté chez cet Arabe.

Ce Marocain.

Ce n'était pas le premier sauvage avec lequel je m'acquais. Mon père avait déjà eu fort à faire avec les Noirs qui venaient me chercher pour aller au bal.

Et voilà que je couchais avec cet Arabe.

Car avant il ne s'agissait pas de coucherie.

Simplement de flirt et de danse. De sortie.

Mais là, je m'enfermais dans une chambre du matin jusqu'au soir, parfois deux jours entiers. Et je n'y apprenais ni le rock ni la samba, mais combien la danse d'amour est violente et peut laisser l'un déchiré et affamé, l'autre repu et dormant déjà. Mais aussi d'autres fois les deux portés bien au-delà d'eux-mêmes et guéris, pour toujours semblait-il, de leur malheur, de leur ignominie : la clandestine des études, la transfuge du monde prolétaire faufilee honteusement dans les rangs des amphis et les embûches des concours, avec le clandestin de la vie à l'européenne,

loin des femmes voilées et des dictateurs de famille, du Coran des jeûnes et des abstentions.

C'était déjà le temps de la Cantate.

Du jazz. De l'exubérance ensoleillée de ses cuivres et des bops des caves de Saint Germain. De cette folie de mouvement et de vie éployée dans la danse, la danse avec les Noirs et leurs instruments fabuleux. Tout se rejoignant d'un coup. Les bals du dimanche, le frôlement des corps, l'approche du désir, et le désir même. Le désir explosé dans cette chambre d'intellectuel, entre les reproductions de quels tableaux et les disques de Coltrane ou d'Armstrong – et de ce Monk – moins de la différence en quelle musique que je sentais dissonante, et terminant dit-on sa vie comme moine véritable, hébergé par une dame patronnesse.

Et c'est aujourd'hui encore le temps du jazz, et la folie

du corps qui se passe de danse. La folie avouée du corps dans les scènes de nuit.

Les diplômés aux orties, le mariage aux archives, l'amphitroqué pour le café-théâtre, la chaire pour la scène et bientôt la tribune.

Voici venu le temps du jazz. De la folie avouée. Plus folle que les solos de contrebasse ou de batterie. La folie décuplée par le miroir de la scène et le voyeurisme des foules. La folie reconnue, incantée, réclamée, applaudie de tous ceux qui s'y reconnaissent.

Il y en avait déjà des signes.

Ces rêveries aux boutiques de la rue Saint-Denis. Et un jour, avec le sentiment d'une honte immense, d'un accablement, l'entrée dans une de ces boutiques, l'achat de la jupe léopard et du maillot à paillettes, des bas résille et du maillot découvrant haut les cuisses. Et dans la glace. l'impression d'un sacrilège. D'un corps sans rapport avec le visage. D'une violence scandaleuse aux prises avec une vie d'enfermement, de rétention, de chasteté en somme.

Et dans la glace je ne voyais que les défauts, alors que sur scène, on ne percevait que les grâces – la beauté d'un corps paré et échappé à l'âge, osant se montrer en sa nudité, son mouvement, son explosion, sa révolte muée en art.

Voici venu le temps de la Cantate.

Un temps suspendu et pourtant le chant s'élève. Un chant à trois voix. Un chant à mille. Dont je ne serais que le scribe, puis si j'en ai la force, l'interprète.

Mais quel saxo, quelle batterie, quelle trompette pourra dire la force de ce mal, de cette splendeur et de cette misère des

gandouras sur les bancs de béton, et des déménagements sur le couffin de tête et des couscous au onzième étage avec la peur de trop faire beugler la musique et que les coups dans le plafond n'annoncent les injures, la police et peut-être le meurtre?

Voici venu le temps de la Cantate.

J'ai quitté la tour. Déserté. Abandonné comme d'autres le terrain aux différents de couleur et de parole. Rejoint ceux qu'on appellerait les miens et qui ne sont nullement les miens. Beaucoup moins les miens que ces Noirs, ces Jaunes et ces Arabes.

J'ai quitté le béton pour la pierre de taille.

Dans ma tour, je pouvais regarder loin. Et bas.

J'avais moins le vertige à regarder en bas qu'en haut.

On dit que d'habitude, c'est le contraire.

En regardant en haut, je me disais qu'il faudrait beaucoup de force et d'acharnement pour escalader ces balcons l'un après l'autre et parvenir aux terrasses sans se retourner et en ne visant que le mouvement de la vie même.

Voici venu le temps de la Cantate.

Voici venu le temps de la Cantate. Le temps suspendu.

Les forces de destruction aussi.

Je ne te détruirai pas sous prétexte qu'un autre, par peur d'être étouffé, a voulu me détruire. Ou plutôt que je me suis

offerte à sa destruction.

Celui-ci et sa consistance

celui-là et sa résistance

Moi en existence depuis si peu de temps.

Voici venu le temps de la Cantate.

Tant pis si certaines voix chantent un peu faux.
Si les larmes, un reste de peur, font dérailler la mienne.

La mélodie d'ensemble est juste.

Harmonieuse puisque les contraires s'y joignent.

Cette cantate, j'ai cru que je la chanterai avec toi

j'aimais ta voix

ta voix de souffrance

Ta voix de séduction au téléphone

ta voix de volupté sur l'oreiller

ta voix sur la scène qui les reprenait toutes

la voix d'amour

un après-midi où j'étais mal

avec ces chasseurs demi-saouls

et mon dessin protestant, le dessin d'un rapace,

parce qu'il fallait bien se raccrocher à quelque chose

et qu'il n'y avait alors que les animaux sauvages : renard, fouines et canards, et parfois, miracle, le gibier

interdit.

Un oiseau inconnu

au long bec ni tout à fait courlis

ni tout à fait bécasse

qu'un homme avait soigné et mis en cage

ou encore ce héron solitaire au bord de quelle mare

qu'on venait admirer par le trou de la haie

ou ce troupeau de sangliers

rêve impalpable aérien dans sa lourdeur

aussitôt fui qu'apparu

si bien que je me demande encore si je ne l'ai pas rêvé

cet autre ondulant vers le bois

puis faisant demi-tour en voyant les fusils.

à quelques deux cents mètres

les mâles fermant la marche pour protéger les femelles

et leurs petits

aucune balle, Dieu merci, ne les atteignit ce jour-là

et j'étais toute dilatée

de tant de grâce
Dans ce désert des maisons recloses
sur leurs feux de bois
leurs chiens leurs chats parfois leurs vaches
leurs poêles à fuel
il n'y avait plus d'autre bruit
que celui des cuisines
plus d'autres voix que les télévisions
ta voix au téléphone
depuis ce lieu fabuleux qu'est resté pour moi
tout théâtre
ta voix faisant entrer dans le désert
de cette vie à la campagne
où ne palpitaient que les animaux et les choses
la folle vie des communautés d'acteurs
qui n'ont jamais existé
que dans mon imaginaire
et le Molière d'Ariane Mouchkine
la folle solidarité des hommes et des femmes ensemble
tirant l'attelage de pièces impossibles
suspendant en plein vent les tréteaux domestiques
où l'on ne distingue plus les répliques
des vraies querelles
les coups mimés des coups réels
le dépit amoureux des scènes conjugales
la jeune première supplantant la vieille
comme la nouvelle amante la délaissée.
Ces communautés d'acteurs
qui pourtant se déchirent
et finissent toujours par se séparer
mais qui gardent dans l'intimité des coulisses
et peut-être au-delà
quelque chose
de cette fraternité du risque et de la nudité
Surgissent l'onde de leur ventre et la chair pauvre
de leur torse sous les ors des habits

et sous le fard ôté à grands coups de tampons humides
les rides et les plissures de leurs visages ordinaires
Tu le disais toi-même :
« on est plus beau quand on joue »
depuis je l'ai appris
pour moi et par moi-même
comme tout ce métier
harassement de mois
et de semaines pour quelques heures
d'or pur
J'aimais ta voix
ta voix de métal sonore
d'instrument à cuivre
de saxo et de contrebasse
me chantant qu'il y a plus vivant que cette demi-mort
à quelques kilomètres
dans le Rouen flamboyant
que bien avant toi
j'aimais déjà
ta voix douceuse
instillant dans les propos banals la promesse du plaisir
que tu ne me donnas jamais
mais me donnas pourtant
me disant sans rien dire
car il y avait aussi tes silences
plus sonores que ta parole
plus chemineurs :
Qu'est-ce que tu fais là?
Qu'est-ce que tu attends?
mais j'interprétais mal
tu ne voulais pas dire
qu'attends-tu pour venir avec moi
mais qu'attends-tu pour sortir de toi-même
aller au-devant de cette image de toi
enfouie, recouverte

avec cette cruauté
– acharnée, habile, opiniâtre et perfide
empruntant des détours secrets, imprévisibles –
que tu tournes contre toi-même
un des détours consistant à l'exercer contre les autres
à t'atteindre par victime interposée.
« qu'est-ce que tu attends pour être belle ? »
Tu m'as si souvent parlé de la beauté
parfois pour me dire qu'elle ne comptait pas
ou qu'elle se fabriquait
« la beauté se fait sais-tu ? » avec un mépris noir
pour me dire qu'elle était essentielle
et que je ne l'avais pas
Pas encore.
Mais que d'autres femmes l'avaient
que tu préférerais
Je l'ai manquée à quelques mois près
Je t'ai manqué à quelques mois près
à quelques minutes et quelques mètres près
j'ai manqué
le rendez-vous
du désir
le trapèze
que tu m'envoyais
le trapèze du corps
du plaisir
de la sarabande mentale
des décolletés et des boucles d'oreille
de la lingerie noire et des porte-jarretelles
du maquillage en trompe l'œil
de l'habillement en trompe corps
car
que sert d'avoir un beau corps
sans de beaux vêtements
et j'ai appris depuis

avec d'autres
surtout les dizaines et dizaines de spectateurs
amoureux anonymes
qu'un corps n'est rien sans l'habit
et qu'un jupon qui dépasse
vaut mieux que les 50 kilos poids plume des magazines.
et toi
qu'avais-tu à faire de mes muscles
de mon ventre plat
de mes seins de fillette
puisque je ne savais ni dentelles ni guêpière
et qu'il a fallu le théâtre
et les accessoires de la petite boutique
de la rue Saint-Denis
puis un amant puis un autre
pour que j'apprenne
les hauts talons
et les leurres du sexe
toujours les mêmes
désespérément les mêmes
Un jour à Rouen dans la ville flamboyante
aux vingt églises
nous sommes passés devant une boutique de frivolités
et à Paris un sex shop
et avec la même épaisse
grossière erreur
que celle de mes talons éculés
couverts de la boue des chemins
que tu lorgnais
lors de notre première rencontre
me condamnant déjà
à l'abandon
à la privation de toi
à ta queue dressée qui se retire
avec ce mot mortel
« dégoût »

je fustigeais ces dessous
que j'irai acheter deux ans plus tard
noirs comme la mort
rouges comme les règles
immaculés comme mon pucelage
mental
cette verroterie de votre excitation mécanique
Il m'a manqué quelques mois seulement
quelques mois quelques mètres
pour attraper ce trapèze
t'y retrouver
quelques mois
quelques mètres
pour apprendre
à être belle
à mélanger les fards
lisser les cils
allonger d'un trait le coin des yeux
friser les cheveux
et coller tous ces morceaux
les talons avec les bas résille
le corps avec la tête recyclée
la permanente avec le fond de teint
l'eye-shadow avec le rose à lèvres
le béton blanc et noir avec les tenues de scène
nuit constellée sang, bouton d'or
les bracelets avec les bagues, les bagues avec les colliers
les bleus les rouges, les jaunes les verts et les violets
les bagues avec les boucles d'oreilles
le plus petit morceau accordé au plus grand
le plus infime de la beauté, le plus dérisoire
le plus pathétique
accordé au volcan
chamarré qui traverse la fausse ville
de plâtre et de carton
le théâtre des petites gens

toc sur toc
costume sur décor
et il n'est pas étonnant
au bout du compte
que le plus petit bout de dynamite
du désir explosé
finisse dans la plus petite boîte
africaine
la boîte aux boucles d'oreilles
une de ces boîtes gigogne
dont la plus grande contient les colliers
celle qui s'y emboîte, les bracelets
celle qui s'y emboîte les barrettes
la dernière, les boucles d'oreilles
mais il n'y en a plus d'assez petites pour les bagues
et je les garde aux doigts

Voici venu le temps de la Cantate
il ne reste qu'elle
puisque tu es parti
une apparition ou deux dans ce monde de béton
et sans attendre ma métamorphose
tu t'évanouis
mais la métamorphose est faite
pour d'autres pour personne pour le public pour moi
il reste la cantate
qui dit le manque
le manque à combler
de rêve et d'amour
et sur ce manque nous en savons long
nous qui ne sommes que décoration
tapissières ou aménageuses
pourvoyeuses de nourriture
videuses de nourriture et de sperme

que dira la Cantate
sinon la beauté du monde
blanc et or
le noir en transparence des arbres engivrés
La cantate occupera la place
du rien
de mon angoisse de toujours
je suis restée si longtemps vide
ni
les marches dans les bois
ni
les portraits d'hommes aimés
ne pouvaient me remplir
me combler
ni la musique
mais seulement le délire
de la scène
avant celui de ce chant
ce délire
réclamé
à grands cris
applaudi
où personne ne veut reconnaître la folie
la sienne la mienne
après le théâtre ou en même temps que lui
la cantate
marteau piqueur
qui cogne et recogne aux mêmes places
et finira bien par débusquer le filon
de la seule voix possible
exister exister ce qui n'empêche pas d'être

Voici venu le temps de la Cantate
j'avais cru

accrocher
ma souffrance à la tienne
suspendre à la patère de ta désespérance
un peu de la mienne
croyant me soulager
trouver et te donner repos
mais déjà les poèmes
annonçaient que je n'étais pas sûre
de gagner les batailles
de tes refus et de tes simulacres
Cela commençait si doucement
de café en café
de dialogue en dialogue
de lettre en absence de lettre
d'absence en apparition
en fuite
ces esquives sans vraie rupture
ce désir sans vraie jouissance
ce goût de l'an sans son amour
plutôt l'amour de l'idée du beau
et déjà le monde craquait de toutes parts
et moi-même
il se faisait un grand bruit une grande semonce
je commençais à entendre la fausseté de ma vie
à ne plus tenir dans cette liberté surveillée
en échange de laquelle j'enchaînai l'autre
émasculé asocial
le laissant replonger
et se perdre
dans le marais de son enfance
dont j'avais cru le tirer
Toute ma vie
j'ai tiré les hommes du marécage
pour oublier que j'y étais aussi
jusqu'au cou
ce n'était pas fou de vouloir les aider

ce qui l'était
c'était de penser
qu'ils me prendraient le bras
pour m'aider à leur tour
au moins la main
le bout des doigts
alors qu'eux-mêmes
s'enfonçaient un peu plus
ou cherchaient d'autres aides
Et je ne sais
même maintenant
si une femme
peut
échapper
définitivement
au tragique
je le dis
depuis ici
depuis cette paix et ce silence
ce silence du doute en moi
depuis
cette trêve du malheur
cet assoupissement du malheur
cet apprivoisement du malheur
Depuis cette réconciliation avec moi-même :
je ne sais rien
seulement
que j'ai du travail
et que je dois le faire
et que j'ai juste la tête hors de l'eau
qu'il y a peut-être
une façon de ne pas mourir
qui est l'abandon aux eaux
et que là où je cherchais le dur
pour reprendre pied
le dur du sport de la peinture

le dur de la douleur de la laideur
il fallait devenir le liquide

cesser de s'opposer
couler dans son sens et le mien
le théâtre et, à présent débondée,
l'écriture
ma tête sur d'autres genoux
ma parole renflouant la parole
mon aveu celui de quelqu'un d'autre
la souffrance
parodiée
explosant en plaisir
la souffrance dite chantée criée
diluant la souffrance de l'autre
l'en lavant
et nous sortons vigoureux
des nuits de cataclysme

Il y a un monde
entre le rêve des femmes et les phantasmes des hommes
entre le ventre des femmes et la bite des hommes
entre l'abandon des femmes
leur désir à happer le monde entier
et la bandaison des hommes
ne se faisant que sur un point :
les fesses, les seins, les cuisses, la bouche
et ne visant qu'un point :
cet entrecuisse où plonger leur peur
tout le flou et l'aspiration de notre ventre
de nos bras et de nos bouches
de notre tendresse
à votre corps
n'ayant aucun rapport avec cet assaut
cette idée fixe
nos besoins de fusion n'ayant que peu à voir
avec vos obsessions singulières : les talons les bas de soie
les bas résille le fouet qu'on donne ou qu'on reçoit
mais il faut bien faire avec puisque nous n'avons pas le choix
et que la faim de nous joindre à vous est si forte
que nous en passerons par tout ce que vous voudrez
: déguisements, harnachements de pauvres bêtes de somme – à plaisir –
puisque il n'y a d'autre alternative décidément que d'être cette prostituée magique
avec sa croupe et ses slips noirs ou la bonne qu'on ne distingue plus
des meubles et des ustensiles
ou les deux à la fois
tout autre tentative étant vouée à l'échec
Voici venu le temps de la Cantate qui dira les vérités premières
les vérités non plus de la littérature ou des utopies rassurantes
la vérité crue et qui n'effraie plus

parce qu'effraie seulement
la vérité au travers du mensonge.
Je le dis sans acrimonie
je le dis même avec une sorte d'humour
je connais la meilleure marchande de lingerie
de mon quartier
lingerie à putes, à entretenues
et dans ma garde-robe celle qui te fera le plus bander
et je sais que pour t'exciter il eût fallu être lesbienne
mais ceci n'a plus aucune importance
Vécu. Fait. Achievé. Et la mort peut venir. La vie aussi.
Tout a été balancé aux orties
le père et le bon Dieu et l'étudiante sans corps
et surtout sans visage
Et le refus du sexe et le plaisir du bout des lèvres
Tout a été réappris très vite, parce qu'il ne reste peu de
temps
Culture, langage et corps
Et il faudra bien que compte soit tenu de cette méta-
morphose
et que la vraie voix soit entendue

Voici venu le temps de la Cantate
et il n'y a plus qu'à chanter parce que la douleur
est derrière soi et que surgit le chœur des voix refou-
lées
ce samedi soir à Rouen tu m'avais dit
« je serai libre
le lendemain aussi
et peut-être plus longtemps que ça »
et j'ai eu peur
peur de répondre
à la réponse

de ma demande éternelle
et dont j'admets maintenant
qu'elle ne sera jamais comblée
ton visage illuminé
halluciné
ouragan dans le café de Rouen
pas le samedi soir
mais le vendredi matin
le jour gris de neuf heures en mars ou en décembre
à Rouen ville flamboyante et ville de malheur aussi
le Rouen d'insouciance à flâner et faire des croquis
devenu le Rouen de la désespérance
à t'attendre et trembler
à dessiner encore désespérément
sous le porche du Palais de Justice
où les gens me saluent
dans ce terrible courant d'air
que mes mains et mes yeux oublient
rivés à la Rue aux Juifs
sa splendeur comme la dernière raison de vivre
cette rue aux Juifs, qui déjà annonce un autre homme
mais je ne le sais pas
je ne sais pas qu'il y a d'autres hommes à aimer
et que d'autres m'aimeront
puis me quitteront
je ne suis que ce guet
derrière les pinceaux et les livres
guet d'un corps étroit, d'une épaule, un regard
guet d'une fuite qui ne peut m'éviter
mais que tout le corps crie
« je ne veux pas la voir »
je me mens
j'ai un besoin vital de ce mensonge pour échapper à

l'autre
quinze ans de vie et plus

Voici venu le temps de la Cantate
et il n'y a plus qu'à chanter
puisque la douleur est derrière soi
et que
surgit le chœur
des voix refoulées
des larmes rengorgées
des cris garrottés
dans cette première lettre
tu m'avais dit ce samedi soir à Rouen
je serai libre
le lendemain aussi
et peut-être plus longtemps que ça
c'était fabuleux
j'ai eu peur
peur de répondre
à la réponse
à ma question sempiternelle
j'ai ajourné le rendez-vous
reporté le possible
à l'infaisable
le bonheur à l'échec
le vivant au condamné
jusqu'à quand
jusqu'à ma mort
peut-être
continuerai-je
à préférer la mort à la vie ?
l'immobilisation à la danse
alors que je suis faite pour celle-ci
et qu'on s'exclame autour de moi :
« comme elle est vivante »
comme si mon redoublement de vie

ne pouvait se faire
que pour narguer la mort
attirer son attention
et que dans cet excès de vie
grimace la mort même
Rue aux Juifs
les façades sont trop belles
décor
pour passions fabriquées
Rue aux Juifs
il n'y a de vie que sous le porche
là où je peins
là où les gens passent
et me parlent
comme toujours
les façades emprisonnent
le dedans

Je ne me sens bien que dehors
avec les autres
les inconnus, les passagers
de la fluence publique
et au fond je dois savoir
qu'il n'y a rien pour moi
derrière ces vitres cathédrales
que mon rêve qui y battra et mon désir
d'être dehors
délivrée de ma solitude
et de mon risque d'être prise
enchaînée
humiliée
quittée
dehors rien n'arrive
que des rencontres

et des mots comme des caresses
des ébauches de gestes
des amours sans retour
Je ne sais si je reviendrai à Rouen
pourtant l'album est commencé
l'album de peinture
mais je n'ai plus envie de peindre
les maisons de Rouen ni aucune façade
ce sont les gens que je veux peindre
contempler, caresser
et retrouver
Mes frères
Peut-être même n'ai-je plus besoin de peindre
qui que ce soit quoi que ce soit
ceci je sais le faire et l'ai fait
mais besoin de parler
à quiconque
je commence à savoir le faire
je ne peux plus m'en passer
j'ai du mal maintenant
à imaginer ces attentes
où je me vidais de moi-même
happée par le gouffre
de ton absence possible
happée par ma propre destruction
mon propre désir de destruction
d'absorption
mais aux pires moments
aux chutes les plus verticales
je me suis retenue
raccrochée
au buisson d'un poème
à l'arbre d'un dessin
à la corde d'une promenade

avec l'un de mes amis
à la ficelle d'un dialogue avec qui
a perçu ma détresse
qu'est-ce qui a pu me faire croire
que j'allais me sauver
de ma mort avec toi
te rejeter ma mort sur les épaules
si bien que couché sur moi
tu me faisais penser à un squelette
et qu'à cette vision mon désir se mourait.
Tu es ma mort inversée
dans le miroir de la théâtralité
je ne sais rien des acteurs
que leur air de clochard
joues creuses barbe de quatre jours
et leur obsession de l'argent
des choses matérielles
qui ne laisse pratiquement pas de place
à d'autres soucis
l'amour par exemple
denrée de luxe
pour qui cherche seulement le gîte et le couvert
un lit, un trou, une infirmière

Je me croyais les forces suffisantes
de l'amour pour deux
pour trois
et qui sait quatre
j'ai fait une jolie culbute
de la montagne d'anarchie
au réduit conjugal
pas tout à fait
un peu mieux
un peu plus large
une cage ouverte sur trois côtés

au lieu d'un seul
et d'où je puis m'enfuir avec bonne conscience
et pourtant j'aime
j'aime
qui m'enseigne la vérité de ces amours avarés
amours d'homme de peu
de peu de temps de peu de gestes
juste ce qu'il faut pour jouir
qui me les enseigne à travers ses efforts
de générosité de dépense
où se profile implacable
l'exacte configuration de l'amour
des mâles
pour moi et tant d'autres
pour toutes ces femmes dont tu me parles
les légitimes et les occasionnelles
les du lavage et les du repassage
de la bouffe des maisons de campagne
des chiottes d'avion et des ascenseurs d'hôtel
d'hôtel trois étoiles
du temps où tu étais steward
larbin
lèche-bottes
le temps des nuits brèves avec l'une ou l'autre
à deux à plusieurs
le minimum de gestes
le minimum de mots
le minimum de temps
le maximum de jouissance
tu me disais seulement :
est-ce que je peux jouir comme ça ?
et jouissais aussitôt,
tu ne leur disais rien du tout
jetant sur leur sexe ce regard-dard

que je connais
que je vous vois pointer sur les jambes des autres
leurs seins
regard qui cloue isole découpe
l'exact emplacement de votre langue et votre sexe
sans nulle marge, flou, battement du rêve
le reste ne comptant guère
accessoire panneau décoration affiche...

Qu'aux heures noires où tout manque
confiance en soi
en l'autre
si loin quelque part
Qu'aux heures noires où la mort ricane :
« je vais finir par l'avoir »
Qu'aux heures grises où le corps hésite
entre la veille et le sommeil
la lumière et l'ombre
le frais de la chambre
la chaleur de la rue populeuse
Qu'aux heures grises
de la maladie non déclarée
attendant que tous bras baissés
le pire se précipite

Qu'aux heures d'or de la plénitude
de l'après-guerre, de l'après-amour
ce poème te soit eau de source !

Voici venu le temps de la Cantate. Il n'y en aura pas une mais deux :

Cantate à deux voix et peut-être à mille

Cantate pour deux hommes, et en fait 100.000. Les 1.000.000 de la marche pour l'Égalité. Les dix millions d'immigrés : ceux du Val-Fourré, des Minguettes, de Surville, de Monmousseau, de la Courneuve et d'ailleurs. La peur a disparu. La peur de l'abandon. De l'abandon à l'écriture. De l'abandon au corps. Le corps de l'enfance rejeté par le père. Le corps lisse et fermé de l'infibulée psychique. Le corps du sport qui ne veut pas être de l'amour. Le corps de l'effort qui ne veut pas être de la jouissance. Le corps qui s'échappe. Échappe aux hommes l'un après l'autre. Leur glisse des doigts et des hanches. S'échappe de lui-même. Refuse de s'approfondir. De se creuser à la mesure de son sexe et de son désir.

Voici venu le temps de la Cantate.

Est fini le temps de l'essai-tentative d'une mise à jour d'un monde inconnu, de fixation de règles qui étouffent le vivant, d'élocution méthodique d'un chant sauvage que je commence à balbutier. D'une construction impossible puisque j'ignore toujours comment s'articulent les morceaux de moi-même.

Est fini le temps de l'échafaudage romanesque un peu moins laborieux mais où tout est resté bancal. Entre la germination d'un Gaudi, la prolifération d'un Cheval et le cours de Sorbonne. Vacillation entre rigueur et folie. Scolarité et fantasme. Cherchant l'harmonie d'un Le Corbusier entre fonctionnalité et rêve.

Voici venu le temps de la Cantate

Mais voilà qu'au lieu d'une, ce sont deux qui se proposent. Et mille. Et des millions.

Et voilà qu'au lieu d'un homme, ce sont deux qui surviennent. Et mille. Et des millions. Au lieu de toi mon amour, toi mon autre amour, et puis vous tous, hommes de tous pays. Vous Djibaou et Joredié. Il me faut refaire les calculs pour une autre architecture dont je ne connais pas l'ampleur. La peur a disparu. La peur de l'abandon. Il a fallu passer par l'abandon suprême, sœur grise de la mort.

Est venu le temps du repos. La pâte se repose après le pétrissement, le brassage. Mais elle est en train de lever

avant d'être reprise à bras le corps et de s'enrouler d'un bout puis de l'autre, encollant légèrement au centre du rouleau de l'âme.

Mais il faut, pour quelques heures, une nuit, plusieurs, des mois peut-être, qu'elle se laisse aller à elle-même et cogne doucement, imperceptiblement au bord dur du réel que sont aussi ses propres limites.

Est suspendu le temps du poème court, parce que cette

fois, il y a beaucoup à dire. Tout. Tout ce qui n'a pas été dit de longue haleine, et il n'y a eu, par peur de l'abandon au temps ou à l'espace, que quelques brefs galops, quelques sprints aussitôt essoufflés, et pas cette course de fond entre bouleaux et chênes. Il n'y a eu que des bouts au lieu de la vie-même. Bouts d'amour, de voyage, de rêve et de liberté. Refrains au lieu de la chanson. Arbres au lieu de la forêt.

Se poursuit le temps du théâtre mais plus celui des scènes hautaines, séparées de la foule, celui des textes sus par cœur. Vient celui du dialogue. Dialogue de rue qui s'étend jusqu'à l'ombre, à l'intérieur des salles, avec tous ceux qui caressent de leurs rires et leurs bravos le

fauve de mon malheur et l'apprivoisent. Voici venu le temps du chant. Du chant ample et qui s'affirme. Qui prend le temps d'être et de se régler.

Cet homme. Un autre. Et pourquoi pas Habib ou Toumi ou Ali ?

Les hommes. Entre le temps de l'envie d'écrire et le temps de jouer.

Point mort, le point d'où l'on repart pour changer de vitesse. Point mort. Ni voix ni total silence. Des bruits. Des bruits de ta voix ailleurs, des échos d'échos de tes cris sur cette scène

lointaine. Le cri et le silence. Le don et le retrait. La jouissance et le refus. Théâtre de la cruauté où je ne puis être que spectatrice privée. Où je n'ai pas le droit d'être une spectatrice publique parmi d'autres. Exclue. Paria. Juste bonne pour convoquer en ton nom le ban et l'arrière ban. Le ban de noces qui ne seront jamais célébrées. Le ban pour toi et moi qui deviendront célèbres.

Point mort. Ton sexe relâché sur l'envers de ta cuisse, et ton plaisir de l'impuissance comme la façon suprême et seigneuriale de te dérober et de t'appartenir.

Point mort. Le point d'où l'on repart pour changer de caresse.

Point mort. Point si vif de brûlure, si profond de blessure qu'on ne sent plus rien. Anesthésie de la plus grande douleur. L'athlète a fait le saut et s'est cassé bras et jambes. Mais pour l'instant, non, il ne souffre pas. On le dit même euphorique. Il n'a pas bien réalisé ce qui s'est passé. On devait lui tendre une perche. L'autre a dû s'absenter. Ou bien il a mal vu. Mal sauté. Mal apprécié la distance. L'immense distance qui sépare le rêve de la réalité. La passion de l'indifférence. Le saut à mort de la gambade. Point mort. On souffle un peu. On n'est pas

tout à fait sûr de la suite. En haut à gauche, du côté du cœur. En bas à droite du côté du ventre. Marche avant vers le large. Marche arrière vers... Non. La marche arrière est définitivement bloquée depuis mai 81. Depuis mai 68 où tu étais où ?

Point mort. Mais vous devriez faire comme si, Vous devriez

renoncer à. Vous devriez comme les autres faire semblant. Point mort, d'où l'on repart pour changer de vitesse. Je vais directement à la 6ème, à la 10ème. Je vais bien réussir à décrocher celle de l'infini.

POINT MORT, L'AMOUR N'EST PAS MORT. Mon amour.

La gare de Mantes.

La gare rose et verte comme un bonbon. Un bonbon contre l'amertume. La gare où j'attendais. Où j'attendais un homme comme le Messie qui me sauverait de la mort et de la désespérance.

La gare où l'homme est venu, bien des mois après. Où il était à peine surpris que je l'attende. Comme si je n'avais fait que cela depuis des mois. L'attendre tous les jours à ce train du matin où les gens sautent les traits tirés et la jambe alerte. Mais c'était le train de neuf heures et ce n'est qu'à celui de treize heures dix qu'il est absent et que j'arpente le quai la mort dans l'âme avec l'envie d'un autre train où me jeter dessous.

Le rose et le vert de la gare qui m'attendent depuis tous ces mois. Toutes ces années. Ces années où je reprenais le train du soir, harassée et pourtant joyeuse. Parce qu'un rien me met en joie. Une conversation, la foule, les gens qui rient. Qui boivent au café de la gare.

La gare rose et verte.

Déjà l'autre matin quand tu es venu mais que je n'étais pas sûre de te voir, j'avais voulu le peindre. Je m'étais dit : si j'ai trop mal, la gare me guérira. Son rose et son vert me font signe depuis si longtemps.

Alors j'avais déjà sorti mes crayons et mon album, mais, soudain, le tournoiement, le tournoiement de la gare, de la salle d'attente, des guichets et du kiosque à journaux.

J'hésite à te nommer et à te reconnaître. C'est si miraculeux, si incroyable chaque fois.

Au fond c'est simple de te voir. Il suffit de téléphoner à ton travail, de se lever de bonne heure et d'aller attendre le train de huit heures cinquante.

Aujourd'hui dimanche, je n'attendais personne. Il n'y avait pas grand monde au café de la Gare. Plus de serveurs que de clients.

Je n'avais personne à guetter.

Alors j'ai bien regardé la gare et j'ai pris rendez-vous. La prochaine fois que je viendrai dans ce café, ce sera avec ma palette, les tubes et les pinceaux. Les serveurs que je connais bien et qui ont toujours un mot aimable viendront regarder mon dessin par-dessus mon épaule, et le charme sera rompu. La gare ne sera plus dramatique. Je n'y attendrai plus personne au train de une heure dix d'où tu ne descends jamais. Tout le monde sera arrivé pour l'éternité.

L'éternité verte et rose de mon dessin. Encore un dessin fait de sang et de larmes, arraché au gouffre, que les gens diront joyeux.

Mais où iront tous ces dessins après ma mort ? Quel fleuve les charriera, quelle fontaine les pétrifiera, quel ouragan les éparpillera ?

Aujourd'hui je n'attends personne. Repos. Ce sont des filles qui viennent à ma table. Une équipe. La dixième, la vingtième depuis vingt ans. Toujours la même. Rieuse. Comme rassurée par ma présence. La même depuis vingt ans. Il n'y a que moi qui change. Et qui ne change pas. A attendre dans un café le dimanche après-midi que l'équipe de filles se rassemble pour aller jouer Dieu sait où.

Je suis bien. Un chien se frotte à mes jambes. Le garçon

plaisante, cherche à me retenir. Comme l'autre jour le garagiste de l'autoroute. Ils se sentent bien avec moi. Je parle toujours de ce qui les intéresse et ils n'ont pas envie que je reparte. Pourquoi me laisses-tu repartir, pourquoi repars-tu aussitôt venu, sautant vite de voiture ou dans le train dès que j'ai planté un baiser sur ta joue de parchemin. Nous partons. Rien ne me retient. Bohème, saltimbanque depuis toujours. Rivée à mes écrits et mes dessins pour ne pas partir sur les routes. Commencant à y partir de plus en plus souvent. A moins écrire. A

dessiner ailleurs.

Dans la voiture, elles mettent des cassettes. Je regarde le paysage défilé et me réjouis des chansons. Simples, prenantes, comme le roux des châtaigniers et le blanc des bouleaux.

Je baigne dans ces chansons d'amour comme dans un reste de mon enfance. J'ai envie de chanter moi aussi des chansons simples et envoûtantes que les gens fredonneraient dans leur voiture le dimanche après-midi. Je suis en vacances. Pour deux heures. A me laisser conduire. A reprendre mon souffle. A regarder les arbres sans chercher à les peindre. A écouter chanter les autres.

J'ai envie de chanter et de danser. J'ai le corps qui explose. Chanter et danser dans la rue. Vous ne me retiendrez pas.

Ni toi ni les autres. La machine à chanter est déjà mise en route. C'est cette voiture en musique pleine de filles seules et heureuses de l'être, parce qu'il fait beau ce dimanche encore, et qu'elles vont prendre du plaisir à un jeu qui ne dépend que d'elles.

C'est ce cœur plein de chansons jusque là interdites. C'est cette bouche qui chante comme elle crie. Pour continuer à respirer.

Mantes du samedi soir. Je ne savais pas qu'un jour, le samedi soir aussi, Mantas. Je ne savais pas qu'un jour, seule encore, mais à Mantas.

Les souleries du samedi soir ne sont plus à domicile. Mais il en rôde quelque chose dans ce café tabac. On y parle des filles. Des femmes. Comme de paquets de chair où placer sa queue. On y parle très fort de baiser, de se les faire, de les tirer. J'ai mal. Pas un mot d'amour dans tout ça, ou même d'estime.

Mantas du Samedi soir. Je sors d'une expo pour entrer

dans une autre. Je quitte un journaliste pour en rencontrer d'autres. Je me raconte. Ma vie artistique, c'est-à-dire mon absence de vie privée. Tous ces morceaux de peinture, littérature, théâtre que j'essaie de recoller aspirant à quelle unité finale ?

Mantes du samedi soir. Celle table jaune ou verte, je ne sais plus – tu étais assis devant un demi. Mais pour l'instant, j'essaie de ne pas penser à toi.

Mantes du samedi soir. Le café presque désert et une femme entre deux âges. A laquelle on ne donne pas d'âge. Mais une femme. Aux oreilles de laquelle on peut hurler l'obscénité d'une vie qu'on s'invente. Parce qu'on est si paumé à cinq ou six à se demander si on va commencer par une cuite ou finir par une partouse.

Mantes du samedi soir. Je m'y invente une autre vie. Dans les creux comme ce soir, elle se fait aussi bien que dans les sommets. Il faut le savoir, l'accepter, accepter que le creux passe et que les larmes montent et le recouvrent.

Mantes du samedi soir. Dans la pizzeria, les dîneurs ne sont pas encore là. Je fais l'ouverture. J'essuie les plâtres. Je vernis l'exposition des solitaires clairsemés. Et le dossier de la chaise vide face à la mienne me fait penser au Caffè del Theatro et à tant de repas à deux, où tu ne venais qu'en rechignant mais où tu venais quand même.

Mantes du samedi soir. La carafe de rosé que nous vidions ensemble. Ta gourmandise d'alcool et de bons plats. Extraordinaire gourmandise qui est l'autre face de ton mépris de toute nourriture quand autre chose

t'appelle. La
seule chose qui vaille la peine de survivre : ton travail.
L'extraordinaire paillardise qui n'est que l'autre face de
ton mépris total de la chair, de cette abstinence raidie
quand t'appelle la seule chose pour laquelle tu consentes
à ne pas mourir.

Mantes du samedi soir. Ton affaissement sur le verre,
l'assiette. Je ne me rappelle plus ton visage mais seule-
ment le son de ta voix. Cette voix qui continue en moi
son travail de sape, de forage. Forage dans le tendre de
ma chair, dans mon imaginaire, mon rêve de toi.

Mantes du samedi soir. Je sais ce que je veux. Pas de recul
possible. Seule tous les samedis soirs et bien d'autres
soirs encore.

Mais quelle force demain matin. Quelle force dans le
jour, quand la liberté vous bruit à la gorge et fait ruisseler
votre parole, vos gestes vers les autres comme monnaie
nouvellement frappée.

Mantes du samedi soir. Finis les cris et les menaces. Il y
a des gens dans les rues et les restaurants. La vie conti-
nue et me prend. Je ne suis pas plus de Mantes que de
nulle part. Georges Brassens mort à la une des journaux
me fait rêver. Et Lavilliers vivant, tout de muscle et de
gueule, dans le supplément du Matin.

Mantes du samedi soir. Il y a toujours la chambre, ton
lit, les images de toi au mur.
Mais la souffrance finira par finir.

Mantes du samedi soir. Il me faut aller au bout de mes
forces que je découvre immenses. Inépuisables. Et peut-
être n'arriverai-je au bout d'elles qu'à ma mort. J'aurai

d'ici là écrit quelques chansons et quelques lettres à mon amour.

Mantes du samedi soir. Deux pages pour quelques heures. Deux pages pleines pour quelques heures de creux.

Mantes avant Montpellier, et Paris, et quelles villes ?
Où mes paroles et mes peintures crieront leur victoire sur le désespoir.

Je n'avais jusqu'ici qu'une vague idée du malheur.
Je n'avais jusqu'ici qu'une idée confuse de ma puissance.
De ma magie.

Tu m'as poussée à faire un saut impossible. Comme ce trapéziste qui après dix tours sur lui-même, comète de muscles fuligineuse, rattrape par les pieds, au dixième de seconde près, l'autre barre volante où l'attend son partenaire.

La seule différence est que je n'ai pas vraiment de partenaire sur l'autre trapèze et que mes exercices se font sans filet. Alors la première fois que tu m'as abandonnée, saignante, épuisée de cette fuite toute de peur et de malheur et qui pensait aboutir à toi, je me suis installée dans le vent froid d'avril, à l'entrée d'une des ruelles commerçantes de Mantas, avec ma palette et mes pinceaux, et j'ai peint comme la solitude et l'insuffisance de la vie m'ont appris à le faire, l'Hôtel du Grand Cerf, d'un rayonnement étrange, avec sa pierre d'or, et son enseigne rouillée. L'Hôtel du Grand Cerf devenu l'entrepôt de Monoprix. Je savais que les Monoprix seraient aussi pour moi les entrepôts du rêve et du salut. Parce que dans les Monoprix, il y a la foule. Il y a le peuple. Il y a tout le clinquant des rêves à quatre sous, et le courage vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tous me portent : les clients. Les vendeurs. Le cordonnier qui me racontant sa vie me console de la mienne. De tout leur amour, de toute leur compréhension popu-

laire des amours ratés, des chagrins mortels, du harcèlement des luttes quotidiennes et des sauts sans filet.

Voici le temps de la Cantate.

Cantate à deux voix. Celle du refus et celle de l'offrande. Celle de la mort et celle de la vie. Celle de la misère et de la splendeur. De l'humiliation suprême et de la royauté suprême.

Cette cantate sera celle des grands ensembles. De la vie refléurie à travers le béton, de mon effort pour me fondre à cette floraison, de m'agripper comme sur la paroi de ma tour de vingt-cinq étages à la plus petite plante vivace dans la plus petite fissure, à la plus petite excroissance qui ressemble

à de la pierre naturelle, bulle du brassage géant des bétonnières. De m'agripper de toutes mes forces comme chacun, pour éviter la chute libre, la mort.

Des bras m'attendent en bas. Le vaste filet des tendresses. Mais je ne veux pas sauter. Seulement tenir. Voir les collines au loin et le ciel tout autour. Le ciel en lequel je baigne en mon sixième étage. Voir les Arabes et les Noirs en foule sortir du Parunis et leur crier que je suis avec eux.

Voici venu le temps de la Cantate. Elle sera de vie parce que je veux vaincre les forces de mort. Elle sera de chair parce que j'ai cru trop longtemps qu'on ne pouvait vivre que d'esprit.

Elle sera grave et gaie aussi parce que la vie a toujours ce goût de mer et de vent qui me la fera trouver bonne.

Elle sera rouge comme le couchant entre les tours et le fleuve. Rouge comme le sang des Maghrébins assassinés. Comme le drapeau de nos défilés. La passion qui nous dévore. Et blanche. Si blanche.

Blanche comme ma peau d'hiver. Comme les façades derrière lesquelles Noirs Bruns et Jaunes essaient de se refaire une vie, entre le moment où les cars de Renault et de Talbot les déversent par centaines au bord de l'avenue

et celui où ils se lèvent harassés et préparent à tâtons le café qui leur redonnera juste la force d'affronter encore cette journée à la chaîne.

Blanche comme la feuille vierge d'où tout peut recommencer

Blanche comme mes nuits d'angoisse à me demander pourquoi tu n'es pas là

Blanche comme cette page d'où reflue la douleur et où s'élançait quelque chose comme l'espérance.

Blanche comme les chairs affamées l'une de l'autre, comme le revers du drap fraîchement mis parce que l'amant va venir et qu'il vibre quelque chose dans cette pièce, dans la tour entière, qui est comme l'annonce de son pas.

Pourtant dans la tour de 25 étages, il n'y a plus d'escalier que le pas fait craquer, mais un ascenseur brun et lisse qui coulisse dans son canal avec un bruit de soie.

Un bruit qui gomme toute présence humaine. L'anéantit. La néantise.

Le Parunis du Val-Fourré. Les Monoprix de la Courneuve, de Surville ou d'ailleurs. Entrepôts du rêve et du salut pour les paumés et les parias.

J'y marche dans l'hébétude, portée par le clinquant des trésors à quatre sous.

Portée par le sourire des clients bruns et noirs dont un enfant parfois, le plus petit, est assis dans le caddy parmi les sacs d'oranges et les paquets de lessive.

Par le sourire des vendeurs et leur parole d'espérance. Le cordonnier qui me contait ses mille et une blessures de motard efface la cicatrice autour de laquelle je croyais voir tourner le monde.

La charcutière qui me fait cadeau d'une terrine vide, une

terrine de vie en échange de poèmes de résistance. Et nous nous sourions entre ses boudins aux pommes et ses jambons cuirassés d'argent.

La petite vendeuse de chez Bata qui me fait don d'une

boîte à bottes pour que j'y mette mes affiches. Pour quel gala lointain ? Chimérique, depuis ces courants d'air de novembre entre les blocs de béton baptisés Chaussure. Mercerie. Boucher. Poissonnerie.

Et la soldeuse d'habits qui se sait si malade qu'elle brade sa boutique entière, avec la robe lamée de mes spectacles, celle de ce soir, celle de mes rêves d'enfant, que j'userai jusqu'à la corde.

A tous, j'abandonne des bouts de ma vie pour qu'ils les réédient, les recousent du fil de leur propre existence, ténue, brillante et dure, et en fassent le tissu où je me rétablisse.

Petite vendeuse de chez Bata. Cordonnier de PARUNIS. Pharmacien du Centre commercial. Vous, docteur Abderrahim, médecin des pauvres et des exclus, vous tous immigrés vous attendant aux bancs creusés à même le béton, je vous dois la vie.

Et au garçon de café qui me fait rire à travers mes larmes dans l'été minéral des grands ensembles où il fait meilleur qu'à la campagne parce qu'on sent l'espoir dans l'air et que l'espoir vaut bien les aubépines.

Et aux employés des PTT qui récupèrent dans leurs sacs les lettres que je ne veux plus envoyer, épellent sans sourire les télégrammes d'un amour touché à mort, et me font don un jour d'un Code Postal parce qu'ils savent que j'ai beaucoup à écrire un peu partout et que je rêve d'une vie où les journées se passeraient à faire de la correspondance aux hommes que j'aime.

Et aux femmes.

Je vous dois la vie, Arabes des boutiques où je n'entre, sous prétexte de lait ou de beurre, que pour voir les olives vertes ou noires, les cacahuètes et les amandes déborder des sacs de jute, les ors et les pierres de ceintures d'opéra – abondance théâtrale dans la pénurie, excès du décor pour adoucir le drame, pleins feux de pacotille pour faire oublier le tunnel.

Le beurre, le lait ou le sucre pour voir seulement le visage du marchand dégustant son thé à la menthe et faire lentement son compte sur un bout de papier d'emballage.

Tous me disent qu'il vaut mieux souffrir, lutter, vaincre ou mourir, que de mourir lentement à soi-même.

La Cantate sera longue et ample. Et sombre et violente.

Lumineuse aussi. Parce qu'il faut beaucoup de lumière pour triompher des forces de mort.

Beaucoup d'acharnement pour escalader ces balcons l'un après l'autre et parvenir à la première terrasse sans se laisser distraire, affaiblir, égarer par fantômes et menaces. Qu'il ne faut viser, dans cette lente, têtue, méticuleuse ascension, que le mouvement de la vie même.

Mantes la Jolie. Sous-préfecture des Yvelines.
45 000 habitants. De loin une vraie ville. La nuit surtout.
Plutôt les matins d'hiver. Cette constellation avec les feux
plus blancs des cimenteries au fond me faisait chaud au
cœur. L'impression d'aller vers la vie, le bruissement
des hommes.

Et voici que cette ville m'est devenue un désert...

J'ai fait halte à Mantas. Parce qu'il fallait bien, dans cette
infinie et harassante course après soi-même, faire halte
quelque part. Et j'ai cru que la halte était une rentrée
au port.

Et que tu m'y attendais.

J'ai ouvert toutes grandes mes ailes pour que tu t'y blot-
tisses. Mais elles n'étaient pas assez grandes. Ou le temps
n'était pas venu pour toi de t'y blottir parce que tu avais
toi-même à grandir. Et puis tout était ensemble.

Le maelström.

La tornade.

Ta beauté d'homme à la dérive.

Ta souffrance jetée à la tête des gens, plus fortement que
je n'ai jamais su le faire pour la mienne et me montrant
la voie.

Ta misère. Matérielle et psychique. M'accrochant par
là où je suis restée faible : la misère des autres. Me dé-
tournant de la mienne, et les bonnes œuvres de l'œuvre
essentielle : cet interminable accouchement de moi-
même à partir duquel tout peut venir. Tout commence
à venir.

Mais sans lequel il n'y aura rien. Rien que du malheur
et de l'incomplétude, rien que de l'avorté. Et du faux.
Tout était ensemble.

Ce besoin fou de liberté et de création, ce besoin fou
d'amour du corps. Ce besoin fou de changer le monde.
Ce besoin de faire peau neuve.

Alors quand tu m'as abandonnée dans le béton et le quadrillage des fausses rues, j'ai dû inventer, inventer plus encore pour ne pas mourir.
Et m'accrocher follement aux moindres secours, aux moindres signes pour les muer en raison d'exister.

District urbain : 800.000 habitants. Les vivants sont autour de moi. Autour de Mantes. Loin de Mantes. Tout près de moi. Par milliers.

Ceinture des immeubles prohibés, vilipendés, maudits par ceux qui les contemplent depuis leurs petites maisons « imitation chaumière » au bord du lac artificiel, et se disent que décidément ils l'ont échappé belle.

Ceinture rutilante de visages bruns ou noirs aux cheveux frisés avec les taches somptueuses des boubous et des gandouras.

Voici venu le temps de la Cantate.

Du chant de la sortie du tunnel. Le tunnel du malheur individuel.

Voici que s'amorce celui de l'oppression et bien pire. Au Val Fourré et ailleurs, on commence à tirer sur les Arabes. On continue.

La dernière des victimes en date est Abdelhamid Benatir aux Minguettes. Là où tout a commencé, le meurtre et les violences. Et, contre eux, l'édification d'une dignité collective. Sans violence. Hors du sang, des coups et des injures. Image du Val-Fourré : cette fille à hauts talons et son dogue géant, sortant de la tour avec une carabine, tournant la tête comme si elle cherchait quelqu'un. Un coupable ? Une victime ?

Encore un mort aux Minguettes. Un autre à la douane de Marseille. Et celui-ci qu'on torture avant de le défenestrer dans le Bordeaux-Vintimille. Un jeune Maghrébin. Encore. Quelqu'un qui ne pouvait pas dormir ou lire son quotidien en a eu assez des cris, du bruit. Ou tout simplement des Arabes. Et a tiré dans le tas.

Ce n'est ni le premier ni le dernier.

A Montereau, la guerre dure depuis des mois, des années. On ne compte plus les coups de fusil ou de couteau, les viols réels ou simulés, les embuscades, Plutôt si. On compte.

On compte trois ans de prison ferme pour le jeune Chiouf qui a blessé au ventre un des Foucaut parce qu'il n'en pouvait plus, lui ses sœurs et ses frères, d'être injurié, menacé, battu.

Le Val-Fourré. La Courneuve. Les Minguettes. Surveillance.

Tours et immeubles abandonnés aux abandonnés et qu'eux-mêmes abandonnent, et qui s'écroulent comme châteaux de cartes – cartes de la désuétude et de la sous-humanité, niches à chiens dont les chiens ne veulent plus – sous les coups de butoir des bulldozers.

Avant de s'abattre, les tours se mettent à enfler, à gonfler, à menacer la ville entière, à suinter cette haine qu'elle leur témoignait, à lui renvoyer à la face son propre crachat.

Voici venu le temps de la Cantate : la Cantate sera longue, et ample. Et sombre et violente.

Mais lumineuse aussi. Parce qu'il faut beaucoup de lumière.

Toujours plus.

Parce qu'il faut beaucoup de force et d'acharnement pour escalader ces balcons l'un après l'autre et parvenir à la première terrasse sans se laisser distraire, affaiblir, égarer par les fantômes.

Qu'il ne faut viser, dans cette lente, têtue, méticuleuse ascension, que le mouvement de la vie même. Vers la lumière. Du bas de la tour, certains prétendent avoir vu jaillir des éclairs de chacune des semelles de celui qui fait pour eux tous l'ascension. Pour celle qui joue sa vie pour vous toutes à soixante mètres au-dessus du sol, à soixante mètres du bitume où chacun – chacune – guette sa chute.

Cervelle giclant du crâne défoncé, mare grenat de la vie qui goutte, membres disloqués. Voix qui n'est plus qu'un râle.

Voici venu le temps de la Cantate.

Un moment suspendu, puis le chant s'élève.

Chant à trois voix puis à mille. Dont je ne croyais être que le scribe mais suis à présent l'interprète.

Mais quel chant et quel chanteur pourront dire la force et le malheur, la royauté et la misère des gandouras sur les bancs de béton, des déménagements sur le couffin de tête, et des couscous au 16ème étage avec la peur de

trop faire beugler la musique et que des coups au plafond
n'en annoncent d'autres, mortels.

Voici venu le temps de la Cantate.

J'ai quitté la tour de 25 étages. Déserté. Abandonné
comme d'autres le terrain aux autres – aux différents ?
De couleur, parole ou misère ? Trahi ?

Rejoint ceux qu'on appellerait les miens, et qui ne
sont

nullement les miens. Moins les miens que les Arabes des
boutiques ou des conciliabules sur les bancs de béton.
Que ces femmes noires portant haut leurs têtes et leurs
seins dans la proclamation de leur gloire et la négation
de leur exil.

J'ai quitté le béton pour la pierre de taille, ravalée sans
qu'il en soit besoin parce que les propriétaires des
immeubles

bourgeois peuvent se payer, en plus de leur lifting, celui
de leurs façades.

Dans ma tour je pouvais regarder loin. Et bas.
J'avais moins le vertige à regarder en bas qu'en haut.
On dit que d'habitude c'est le contraire.
En regardant en haut je me disais qu'il faudrait beaucoup
de force et d'acharnement pour escalader ces balcons
l'un après l'autre et parvenir à la première terrasse. En
ne visant que le mouvement de la vie-même.
A vous immigrés du Val-Fourré, de France et du monde,
à vous aussi qui êtes des leurs, docteur Abderrahim, je
dédicai ce poème dans le poème :

Pas assez de forces voyez-vous ce matin
pour soutenir des tours
de trente étages
pour vous soutenir
dans la salle bondée d'attente
le cabinet
l'attente de quel allègement de
vos souffrances
moi à la porte
en surplus
décalée
immigrée
étrangère
comme toujours
comme cette femme
des bracelets aux pieds
des enfants plein les bras
cette autre drapée
dans ce qu'on n'a pu lui soustraire
de beauté
vitale dérision
de nos madras nos paillettes et nos plumes
sur le béton et l'asphalte

de nos cris
sous des tonnes de ciment
des kilomètres d'éloignement des villes
des années de travail sous-payé
des flots de tristesse et d'exil
des siècles de rejet
Immigrés je suis avec vous
mais je n'ai plus assez de forces
pour que vous m'en donniez
la fièvre
me rend à la solitude
un accablement pareil au vôtre
Notre ami le médecin aura beau faire
souriant à travers sa fatigue
à la face noire jaune ou brique
qui lui sourit à son tour
« Merci monsieur le Docteur
Merci monsieur le Directeur »
car on ne peut que rire ensemble
de la salpingite de la dame au madras
des varices de la dix fois mère
de la maladie dite honteuse
de celle-ci qui l'a prise de son mari
qui l'a prise de qui d'autre
qui ne sait pas qu'elle l'a
rire
de la grippe à complications
de l'ouvrier fondeur
du plâtrier
du vigile gris comme ses murailles
qu'on accuse de fainéantise
parce qu'il demande un congé
on se demande
comment il tient sur ses jambes
Immigrés je vous aime

le plus las se lève sans mot dire
quitte son fauteuil
pas la force de le donner
pas la force de le recevoir
d'un seul signe
d'un bonjour
en français, en arabe
juste
celle d'aller vers la fenêtre
comme il sortirait
ombre sur ombre
opaque
si lourd de maladie et de chômage
qu'il cherche à s'évanouir dans l'ultime transparence
celle du carreau .
laisse son siège à qui
fièvre et désespérance
voudra la prendre
ce n'est pas moi
une femme plus jeune
peut-être plus malade
il faudra qu'elle le remercie
pour que ton visage s'illumine
comme
à chaque apparition du médecin
son « Monsieur » suivi de votre nom
qu'il n'écorche jamais
et qui vous institue
gomme
le désert des jours d'usine
les corps moulus de fatigue
et les jambes
qui se refusent à le porter pour un combat si inégal
Ce médecin s'appelle «Abder» et quelque chose

drôle de nom n'est-ce pas ?

sans rapport avec le retentissement de son titre
le retrait de ses confrères
de la ville entière
si effrayée de vous
qu'elle vous abandonne
lacs forêts ciel collines
préférant le néon des boutiques de luxe
et le gris des ruelles
au séisme de vos visages et de vos étoffes
sur le blanc du béton
le beige des murs de ce cabinet
le gris maladie ou convalescence
car
comment appeler
le lent dépouillement de la peau d'humiliation et d'an-
goisse
vers ce qui est peut-être soi
une sorte d'être libre
et en quel autre lieu que ces immeubles
leur et votre beauté
leur et votre misère
en quelle autre communauté
co-souffrance et co-vérité
aurais-je pu renaître
comme
inéluçtablement
et violemment peut-être
Si
nous tous
médecins Abder et femmes en détresse
ne faisons pas nombre chorus et solidarité
vous finirez
par
renaître !

